

Elynes Barros Lima

La fin : avec ou sans joie * ?

Je voudrais profiter de cet espace pour faire un bref commentaire sur la joie et la satisfaction de la fin ; dans ce cas, à la fois sur la fin de l'analyse et sur la fin de cette fonction d'AE.

Y a-t-il de la joie dans la fin ? D'où cette joie proviendrait-elle ? Et quelles conséquences cela aurait-il pour la fin d'une analyse ?

Premièrement, une distinction nécessaire : la joie n'est pas la même chose que le bonheur. Lacan les distingue très clairement. La différence entre ces deux termes réside précisément dans la relation que le sujet établit avec le savoir. C'est pourquoi Lacan dit que « la prétendue humanité ¹ » ne désire pas savoir, car le savoir suppose, en premier lieu, de passer par l'expérience ; dans une expérience d'analyse, le bla-bla-bla se réduit au chiffre signifiant, et cette réduction implique une perte, c'est-à-dire une rencontre inévitable avec la castration. Et cette rencontre avec la castration prend en compte le réel.

Le réel, comme « ce qui se détache de notre expérience du savoir ² », est inhérent à l'expérience d'une analyse, et il se présente comme un impossible à tout savoir. Le réel sert à cela, à nous rappeler que tout savoir est une illusion.

Tout savoir est la clameur que « la prétendue humanité » lance dans sa quête du bonheur, qui au fond est la garantie de la correspondance. Ce terme de « prétendue humanité » se soutient du fait que la véritable fin d'une analyse doit confronter l'analyste qui s'y est soumis à la réalité de la condition humaine, c'est-à-dire, au fond, où l'angoisse signale le désarroi, « où l'homme, dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort, n'a à attendre d'aide de personne ³ ».

* ↑ Intervention réalisée dans le cadre de l'Espace AE de l'EPFCL-France qui a marqué la fin de ma fonction d'analyste d'École, le 22 novembre 2025, lors d'un après-midi de travail intitulé « La fin ? Happy end ? Les AE discutent de la fin de l'analyse et de leur fonction ».

1. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 308.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 61-71.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 351.

Mais comment est-il possible, demanderez-vous, d'arriver à la fin d'une analyse en étant éprouvé jusqu'à la limite du désarroi et d'en tirer malgré tout de la satisfaction ? Qu'est-ce qui pousse Lacan à dire qu'il est joyeux et que son seul chagrin est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui il puisse dire les raisons de sa joie⁴ ? D'où procède cette joie ?

J'ai trouvé quelques pistes dans « Télévision » : d'abord, Lacan dit que « le comique ne se donne pas sans le savoir du non-rapport qui est dans le coup⁵ ». Si l'analysant ne saisit pas ce savoir, il reste dans la tristesse, cette faille morale, comme l'ont exprimé Dante et Spinoza. On n'en sort que par le bien-dire ; c'est le bien-dire qui permettra à l'analysant de s'orienter dans la structure.

La joie, différente du bonheur qui vise la totalité, la correspondance, procède du « *gay savoir* », que Lacan écrit « *gay sçavoir* », le savoir joyeux. Voyez qu'avec cette écriture *ça*, Lacan évoque la pulsion, la pulsion qui cherche toujours la satisfaction, la satisfaction dans le symptôme. Mais cette satisfaction que la pulsion cherche dans le symptôme est paradoxale, car avec le symptôme, les sujets se satisfont par « les voies du déplaisir⁶ ».

Le *gay sçavoir* prend en compte la satisfaction pulsionnelle, mais elle est acquise par une autre voie que celle de la satisfaction qui vise l'objet et qui se satisfait même dans le déplaisir. Le *gay sçavoir* consiste « non pas [à] comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'autsi près qu'il se peut, sans qu'il fasse glu pour cette vertu [la joie], pour cela jouir du déchiffrage⁷ ».

Le *gay sçavoir* a pour effet la joie parce que c'est un savoir, décollé du tout seul, qui, soumis aux lois du langage, sait que si nous sommes tous frères, c'est parce que nous sommes fils du discours.

Cependant, arriver à la fin suppose que chacun ait pu faire le nœud de son ineffable ex-sistence, c'est-à-dire son nœud borroméen, qui consiste à laisser en suspens l'imagination et à nouer l'apport du symbolique au réel par l'imaginaire. L'effet que produit ce nouage est la satisfaction, « seule permise par la promesse analytique⁸ ».

J'arrive au terme de cette fonction d'AE avec satisfaction, une satisfaction que j'ai aussi trouvée dans chaque transmission, dans la tentative de dire les raisons de ma joie. C'est tout.

4. ↑ Voir J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 363.

5. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 514.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 152.

7. ↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 526.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 348.